

L'Album Musical

A. FILIATREULT & CIE, EDITEURS

CHS LABELLE, REDACTEUR

NUMERO 11

MONTRÉAL, NOVEMBRE, 1882.

Prix 50 cents

DON JUAN DE MOZART

Nous sommes heureux de publier aujourd'hui une appréciation du *Don Juan de Mozart* par Chs. Gounod. On connaît très peu ici le grand maître français comme littérateur, et nos lecteurs nous sauront gré, nous l'espérons, de leur faire voir Gounod sous ce nouveau jour.

C'était au mois de janvier de l'année 1882.

Dans l'admirable troupe musicale qui défrayait, à cette époque, les représentations du théâtre italien, brillaient les noms, demeurés illustres, des Malibran, des Grisi, des Rubini, des Lablache, des Tamburini, et une foule d'autres, concourant à un ensemble d'exécution tel qu'il s'en rencontre rarement au théâtre.

J'avais alors treize ans et demi : je faisais mes études au lycée Saint-Louis, et j'avais eu l'honneur (car l'enfance a le sien) de faire partie du fameux banquet scolaire qu'on nomme la Saint-Charlemagne, honneur qui entraînait un de ces congés de surrogation appelés, en termes de collège, des *sorties de faveur*.

J'aimais passionnément la musique, et ma mère, qui savait bien que nulle récompense de mon travail ne pourrait me causer plus de joie que celle-là, m'annonça qu'elle me conduirait, le soir même, entendre *Don Juan* aux Italiens.

Ce fut pour moi un tel tressaillement de bonheur que j'en perdais le boire et le manger. Ce que voyant, ma mère me dit : " Tu sais que, si tu ne manges pas, tu n'iras pas au théâtre ! " Devant une pareille menace, j'aurais englouti héroïquement tout ce qu'on aurait voulu.

Je dinai donc avec une obéissance exemplaire, et nous voilà partis, ma mère et moi pour la Terre-Promise ! Il me sembla que j'allais pénétrer dans un sanctuaire.

En effet, à peine étions-nous entrés dans la salle, que je me sentis enveloppé d'une sorte de terreur sacrée, comme à l'approche de quelque mystère imposant et redoutable, j'éprouvais, tout ensemble, dans une émotion confuse et jusqu'alors inconnue, le désir et la crainte de ce qui allait se passer devant moi.

Nous étions dans une loge du quatrième étage ; les modiques ressources de ma mère, qui travaillait pour subvenir à l'éducation de ses enfants, n'avaient pas permis de prétendre à des places plus coûteuses : mais comme nous étions arrivés de bonne heure, nous fûmes placés sur le devant de la loge, à titre de premiers occupants.

Il fallut donc attendre assez longtemps avant que le spectacle commençât, mais le temps ne me durait pas ; cette salle de théâtre, ce lustre, tout cet appareil grandiose, étaient déjà pour moi un éblouissement.

Enfin, on frappe les trois coups sacramentels ; le chef d'orchestre lève son bâton, un religieux silence règne dans la salle et l'ouverture commence.

Je renonce à décrire ce que je ressentis dès les premiers accords de ce sublime et terrible prologue. Comment le pourrais-je, lorsqu'aujourd'hui encore, après cinquante ans d'une admiration toujours croissante, mon cœur tressaille d'y penser et ma main tremble de l'écrire ?.. Tout ce que je me rappelle, c'est qu'il me sembla qu'un Dieu me parlait ; je tombai dans une sorte de prostration douloureusement délicieuse, et, à demi suffoqué par l'émotion : " Ah ! maman ! m'écriai-je, c'est ça, la Musique ! " J'étais littéralement éperdu.

Don Juan ! Tout un monde humain ? — la noble femme outragée et vengeresse — la fille palpitante sur le cadavre de son père assassiné — le grand seigneur, libertin jusqu'au cynisme et audacieux jusqu'à l'injure devant la Justice Divine — l'épouse rebutée et bafouée — la paysanne fascinée par la galanterie — la servilité d'un valet poltron et superstitieux — enfin cette figure tragique de la statue du Commandeur dont les accents terribles vous glacent jusqu'aux moëlles — tout ! Mozart a excellé dans tout, et le sublime semble lui être aussi familier que le comique.

Mozart disait de *Don Juan* qu'il l'avait composé pour lui et deux ou trois amis. Paroles prononcées sous les dehors d'une ambition modeste ! C'est que l'intimité est la quintessence de la vie : c'est le tabernacle de tous les grands recueils, l'amitié, l'amour, le génie (cette forme particulière de l'extase) : l'intimité, c'est le face à face avec les confidences du divin. Aussi l'avenir a-t-il multiplié les deux ou trois amis de *Don Juan* comme les étoiles du ciel et les sables de la mer.

GOUNOD.

MME THÉO

Toute blonde, toute vaporeuse, avec des dents superbes, de grands yeux étonnés et espiègles, de petites mines de colombe effarouchée, une grâce de jeune fille, un charme irrésistible, telle est madame Théo, la *diva* de l'opérette et de la chansonnette.

C'est la diseuse par excellence, impossible de détailler avec plus de malice et d'esprit les couplets d'une chanson, impossible de rendre avec plus de finesse et de charme les diverses parties d'un rôle. Par sa grâce juvénile, par la naïveté de ses gestes et de son chant, elle atténue et fait passer les situations les plus risquées. Aussi devient-elle bien vite l'idole de tous les publics qui l'entendent.

Ses triomphes du vieux continent elle les a retrouvés en Amérique et il a fallu que son talent, si français, si parisien même, fut bien réel, bien charmeur pour impressionner ces Yankees, qui n'apprécient en général que l'exagération soit du chant, soit du jeu.

Après avoir reçu une excellente éducation dans un des meilleurs pensionnats de Paris, Mme Théo débuta